

Jean-Marie – aumônier de prison

Je suis prêtre diocésain, j'ai été prêtre ouvrier, j'ai travaillé comme moniteur-éducateur et depuis ma retraite, l'évêque m'a envoyé en prison. Alors, pourquoi la prison ? Parce qu'on m'a appelé, tout simplement, je ne m'y attendais pas. Il m'a dit que le fait d'avoir travaillé avec des ados, avec l'aide sociale à l'enfance, ça m'avait peut-être un petit peu prédisposé. Sauf que là, je changeais de public, je passais d'ados qui étaient maltraités et qui étaient vraiment très abîmés par leur histoire, par leur famille, qui ont été séparés pour un temps ou pour longtemps de leur famille, d'un seul coup je passais à l'accompagnement de maltraitants condamnés.

Je suis rentré en 2018 à la prison saint-Martin où il y a 390 détenus environ actuellement dans deux quartiers distincts.

Nous sommes quatre aumôniers et un auxiliaire. Un auxiliaire, c'est-à-dire une personne qui ne va pas dans les cellules mais organise des temps de partage biblique.

Notre mission, avec six autres cultes est de proposer un temps de célébration de sa foi et de rencontrer les personnes.

Nous célébrons la messe le samedi : un samedi d'un côté, un samedi de l'autre. Le mercredi et le jeudi, il y a ce qu'on appelle le « partage biblique ». C'est là qu'intervient l'auxiliaire ou l'aumônier. On partage autour d'un thème de la Bible, d'une lecture de la Bible, ou d'une question qu'ils se sont posées à la messe précédente. C'est très ouvert, on parle des questions posées par des détenus. La personne qui se fait parfois aider par un bénévole propose un temps de partage.

Ce que j'ai découvert...

Notre rôle, ce sont des entretiens individuels en cellule. L'aumônier a le droit d'entrer dans les cellules. On nous donne la clé quand on rentre. J'ai compté neuf portes. J'ai recompté les portes parce qu'il y en a tellement. Neuf portes à franchir, la dixième porte est celle du détenu. C'est impressionnant. C'est agréable d'ouvrir une porte, ce n'est pas agréable de la fermer. Au début, je disais, et je dis encore souvent, « excuse-moi, je ferme la porte, hein ! ». « Oui, oui, ferme la porte ». Ça fait drôle parce que je ne suis pas surveillant.

Quand on rentre ça fait très peur. Pas trop peur des détenus, mais des surveillants qui nous accueillent mi-figue mi-raisin. Certains nous soutiennent et certains nous interrogent. « Qu'est-ce que vous venez faire ici ? Bienvenue dans le panier de crabes. Ils ne vous méritent pas. Avec tout ce qu'ils ont fait, vous perdez votre temps ». On entend des choses comme ça. En revanche, il y a des surveillants plus discrets qui font bien leur travail.

Alors on voit tout de suite ce qui ne va pas. On voit tout de suite les surveillants qui sont un peu rudes. Et puis on découvre qu'en fait une majorité de surveillants font du bon boulot. Il m'a fallu très longtemps avant de découvrir que je faisais partie de la maison.

Il faut du temps. Ça fait 8 ans que j'y suis. Au début, je me sentais étranger. On n'est pas chez nous. On est accueillis et on bénéficie de la loi 1905 de séparation qui permet, par une convention avec l'État, que l'Église et les cultes puissent entrer à la prison, à l'hôpital et à l'armée. Donc je fais partie des gens à la prison et c'est l'administration pénitentiaire qui régit tout ce monde-là.

Les entretiens individuels en cellule :

La prison de Saint Martin est une maison centrale. Il n'y a pas beaucoup de maisons centrales en France. Quand les médias nous parlent que les prisons sont surchargées, ce sont les maisons d'arrêt qui sont surchargées, pas les centrales.

Lorsque les prévenus ont été condamnés ils effectuent leur peine soit en centre de détention, soit en maison centrale. L'incarcération dans les maisons centrales est au-delà de 10 ans. Il y a donc des personnes que je connais depuis 8 ans.

C'est un peu paradoxal mais c'est un avantage pour nous, aumôniers, d'avoir le temps de les rencontrer, de les connaître. Au début, on est tout feu tout flamme. On pense qu'on vient pour apporter des choses, en fait, on nous accueille, on nous reçoit. On s'aperçoit qu'on n'est pas chez nous et quand ils nous offrent un café, on s'aperçoit qu'on est chez eux. Quand les surveillants nous rappellent la règle d'une manière un petit peu rude on s'aperçoit qu'on n'est pas chez nous. Et peu à peu, on apprend un petit peu leur langage, leur manière de faire.

En prison on apprend le mot « **patience** ». On attend.

Les détenus attendent aussi. Ils expriment une demande et ils attendent la réponse qui peut durer 6 mois. Ils demandent un transfert, ils peuvent attendre 2 ans. Ils demandent de voir le médecin. ce n'est pas toujours immédiat, sauf quand il y a vraiment une urgence à gérer. Nous aussi on attend ; on nous fait attendre.

Pendant le Covid, on nous faisait attendre devant des grilles parce qu'on ne pouvait pas aller en cellule. On allait alors en parler. On appelait le surveillant à qui on disait qui on voulait voir. Le surveillant allait chercher la personne. Et pendant tout ce temps-là on attendait. Parfois le surveillant trainait, trainait beaucoup et puis au bout d'un quart d'heure il arrivait et disait « la personne ne veut pas vous voir ». Alors on redemandait une nouvelle personne. On attendait à nouveau. Pendant le Covid, c'était très dur.

Aller en cellule

Aller en cellule, c'est extraordinaire parce que c'est une rencontre personnelle, individuelle. Au début de la conversation, les détenus parlent de tout et de rien, il faut être patient. La première chose que l'on dit aux personnes : « on ne vient pas pour ce que vous avez fait, on vient pour ce que vous êtes. Ce que vous avez fait, vous voulez me le dire, vous le dites, vous ne voulez pas le dire, vous ne le dites pas et je dormirai mieux ce soir ». De toute façon, l'affaire est tellement médiatisée que tout est dit sur internet. Par deux fois j'ai fait l'expérience d'aller sur internet, pas plus. C'est terrible ! Parce que l'histoire d'une personne qui a été criminelle retransmis à la manière des médias est terrifiante, parce qu'il y a une grosse loupe et qu'on se délecte du négatif.

Les gens sont traités parfois de monstres alors que j'ai en face de moi des personnes qui ont fait des choses monstrueuses. Mais maintenant, avec le temps, on peut en parler. On peut parler de cette distinction entre la personne et la chose. Ils ont bien compris cela tout de suite. D'ailleurs, je ne pourrais pas mettre deux fois les pieds dans la même cellule si je les prenais pour des monstres et si je ne les accueillais pas comme des personnes humaines. Le plus grand apprentissage à la prison, c'est ça.

Alors on apprend la patience. On ne vient pas pour apporter des choses mais on découvre peu à peu que finalement ce sont eux qui nous accueillent. On apprend aussi l'humilité, parce qu'au fond, avec le temps, j'ai découvert que ce sont des gens comme nous.

Alors les gens me disent « Mais t'as pas peur d'aller en prison ? » Peur de quoi ? On a un fantasme sur la prison. On pense que ce sont des gens monstrueux. Et en fait, on découvre que ce sont des gens comme nous qui nous renvoient aussi à notre propre limite.

Et on se dit avec nos collègues, aumôniers comme nous, que peut-être à un moment de notre vie on aurait pu tuer quelqu'un, dans une bagarre, sur la route, dans un moment de colère incontrôlée. Et on rencontre tout ça en prison.

Et puis, il y a aussi la découverte d'un monde de gens qui, s'ils sont là, pour une grande majorité ont été abîmés dans leur enfance, abîmés dans leur jeunesse, eux-mêmes ont été très bousculés. Et donc ça les a cassés. Et ils n'ont pas toujours remonté la pente comme il aurait fallu. Ils se sont laissés piéger par l'alcool, par des drogues, des conduites dangereuses envers eux-mêmes et envers les autres.

Ce que j'ai appris aussi, c'est d'abord le respect. J'ai découvert une authenticité chez ces personnes, une fraîcheur. Ça a l'air paradoxal tout ça !

Coincée entre de la manipulation et de l'intérêt, il y a une attente : « Monsieur l'aumônier ne pourriez-vous pas m'apporter des timbres, des enveloppes ? ». Il y a tout ça à la prison bien sûr. Il y a de l'intérêt, une attente non dite. Il y en a même qui me demandent de signer des attestations comme quoi il y avait la messe, ça pourrait peut-être servir à gagner quelques mois de prison. Mais il est vrai qu'ils doivent rendre des comptes auprès de la justice. Ils doivent justifier auprès du juge d'application des peines qu'ils se comportent bien. Ils travaillent, ils ne se bagarrent pas et ils paient les parties civiles. Ils sont condamnés à un enfermement évidemment. Mais ils sont condamnés souvent, la plupart du temps à payer des sommes importantes. C'est-à-dire aux membres qui ont été spoliés par leur acte. Leur dette est souvent envers la famille ou bien envers des membres des familles touchées parce qu'ils ont tué une personne. La demande peut venir du conjoint, des enfants, parfois du beau-frère, de la belle-sœur qui se portent partie civile et qui demande une indemnité. Un jour, Il y en a un qui m'a raconté : « J'ai été condamné à payer 20 000 euros à la partie civile. Et puis un tel s'est rajouté, et puis un autre et encore un autre, alors je suis arrivé à devoir 300 000€. Je trouve que ce système est très vicieux, pas très honnête.

Il y a chez eux une **authenticité** parce que très vite ils ne peuvent pas se cacher. Ils se doutent de ce qu'on sait même si on ne cherche pas à savoir ce qu'ils ont fait. Mais ils ne s'aiment pas. La plupart ne s'aiment pas. Ce qui les tient, c'est l'amour de leur famille quand ils ont une famille qui les soutient. Il y en a qui sont seuls, complètement coupés de leur famille.

Ce qui les tient c'est aussi le quotidien, un boulot, des activités culturelles, des apprentissages. Il y en a qui prennent des cours de français, de calcul. Il y en a qui apprennent à lire et à écrire pour la première fois de leur vie, comme par exemple les gens du voyage qui ne savent ni lire ni écrire. Ils apprennent en prison. Il y a tout ça qui les tient.

Les rencontres

Et puis il y a nos rencontres. Les rencontres sont des moments où on a l'impression qu'il ne se passe rien au départ et puis il se passe toujours quelque chose. Et moi, j'écoute.

Nous, aumôniers, faisons tous pareil. On écoute. Et après une heure d'écoute, au moment de partir on entend : « Merci d'être passé. Merci pour tout ce que tu m'as dit ». Alors que je n'ai rien dit. L'écoute les ouvre à la compréhension intime, intérieure. C'est formidable l'écoute, elle permet beaucoup de choses.

les temps de célébration

Les temps de célébration sont des temps forts. Au cours de chaque célébration il y a le partage, les questions, les réflexions qui complètent le rituel et ma parole explicative.

Leur parole devient quelque chose. Ils posent des questions qui nous déroutent. Et leur parole devient une nourriture pour celles et ceux qui sont présents. Parce qu'à la célébration, il y a 2 voire 3 personnes de la paroisse de l'île de Ré qui viennent à la messe à la prison. Alors j'entends en permanence « Ah ! si on pouvait vivre ça dans les paroisses ! »

Parce qu'il y a une espèce de fraîcheur.

A Pâques, il y avait Michaël Le Nézé curé de la paroisse de l'île de Ré, avec un séminariste et toute l'équipe de l'aumônerie. Et aussi il y avait des membres un peu plus nombreux que d'habitude. Et là il se passe des choses. Après la célébration on ressent un enthousiasme. Les détenus sont très heureux parce qu'ils ne sont pas coupés du monde, ils font partie de la paroisse ; il y a des liens très forts avec la paroisse.

Certains sont très doués pour écrire des poèmes, des prières. Ces poèmes et prières sont affichés dans l'église de saint-Martin sur un panneau pour montrer ce lien avec la paroisse de l'île de Ré.

Ce qui me nourrit :

La rencontre de l'autre m'oblige à rester toujours concentré, parfois pendant 2 heures ou 3 heures dans l'après-midi deux fois par semaine. Concentré pour écouter et entendre ce qui m'est dit. Celui qui me parle est heureux de m'accueillir, il est content de me faire part des nouvelles de sa famille, de sa santé.

Je suis nourri

- quand un détenu me dit (il nous le dit à tous) « Vous êtes des anges ». Il nous traite d'anges.
- quand on me dit « merci pour tout ce que vous m'avez dit » alors que je n'ai rien dit.
- quand à la fin de la messe on me dit « merci, tu sais ça fait du bien ! ».
- quand on m'offre un café en arrivant.
- quand on m'a préparé le café avant que j'arrive.
- quand on me dispute de ne pas être venu plus tôt.
- quand celui aussi qui du fond de sa cellule me dit « Bonjour, pas aujourd'hui. Je n'ai pas envie de te voir » et que je vois sur son visage qu'il ne va pas bien. Alors je respecte. C'est convenu entre nous. Dès le départ je lui dis : T'es libre de m'accueillir ou pas. Si tu ne m'accueille pas, c'est pas un problème, je reviendrai plus tard. Cette liberté-là est importante. Qu'il sache que moi je serai à l'aise avec ça.

Le baiser de paix à la communion : Il ne faut pas rater. On ne peut pas l'éviter. Ils ont besoin de se serrer la main, de nous serrer la main, et de se serrer la main entre eux. Il y a un musulman qui vient de temps en temps à la messe. Il ne communique pas mais il s'approche en baissant la tête pour se faire bénir. Et puis à la fin de la messe il prend ma main et il l'embrasse. Des petits gestes !

La parole de Dieu est partagée avec un groupe ou avec un détenu. Je suis nourri aussi quand à travers une question inattendue je découvre une porte ouverte sur un texte. Par exemple un détenu en plein partage biblique crie sa souffrance d'avoir été rejeté depuis l'enfance, notamment par sa famille parce qu'homosexuel. Rejeté aussi par un autre détenu. Ce détenu un jour en pleine groupe biblique se lève et dit « pardon de t'avoir blessé, J'ai compris

que tu étais en souffrance, jamais plus je ne dirai des choses pareilles ». Voilà ! On vit aussi des moments comme ça ; le pardon collectif. La souffrance de l'autre l'avait rejoint. Un détenu à la préparation de son baptême et après la lecture de l'évangile de la femme adultère dit spontanément

- c'est comme pour moi.

- Ah ! bon. Pourquoi tu dis ça ?

- Ma femme m'a trompé. Quand je m'en suis aperçu j'ai voulu la tuer. Puis je me suis dit que je l'aimais quand même. Alors j'ai décidé de ne pas la tuer. »

Il a dit ça comme ça. C'était sa compréhension. C'était l'actualisation de la lecture de l'évangile de la femme adultère.

Ce qui me nourrit c'est tout ça. Il y a bien d'autres choses encore dont je voudrais bien vous parler notamment quelques références dans l'évangile. Peut-être la première référence qui me vient à l'idée est la plongée de Jésus dans l'eau du baptême, baptisé par Jean Baptiste dans Matthieu au chapitre 3. Parce que Jésus plonge dans notre humanité. Et c'est ça qui me vient, Dieu vient parmi nous en plongeant dans notre humanité. C'est un texte qui m'a beaucoup marqué.

- Puis les tentations au désert. Cette parole de Jésus au chapitre 4 de Matthieu. « Convertissez-vous. Le royaume de Dieu est tout proche ». Alors il y a des malentendus dans l'évangile. On pense que Jésus va prendre le pouvoir, qu'il va détrôner Hérode, et bien non ! Ce n'est pas politique, c'est spirituel.

- L'appel des 4 premiers disciples,

- Jésus qui enseigne et guérit.

- Cette parole de Matthieu au chapitre 25 : « Tout ce que vous avez fait au plus petit, c'est à moi que vous l'avez fait.

Toutes ces paroles me portent, jusqu'aux béatitudes dans le grand chapitre 5 de Matthieu où il y a ce mot « heureux ». Un théologien d'origine juive a traduit « heureux » par « en marche ». Littéralement on peut le traduire par en marche. Donc tous ces détenus que je rencontre sont en marche.

Tous ces gens, qui sont en marche, qui nous accueillent, qui accueillent ce qu'ils sont, ont une force incroyable.

Ce que m'apporte cette mission ?

Il y a une parole qui va peut-être vous choquer, mais plusieurs détenus nous disent « La prison m'a sauvé la vie, pour la première fois de ma vie je suis face à moi-même. J'ai la chance d'être tout seul dans une cellule. Je suis dans une cellule comme un moine.

Pour la première fois de leur vie ils sont face à eux-mêmes. Et là d'un seul coup ils comprennent. Ils analysent, ils se remettent en cause. Et quand ils disent « la prison m'a sauvé la vie » c'est tout cela que ça veut dire. Certains ont fait des remontées incroyables.

Il y a deux ans j'ai baptisé deux personnes qui ont cheminé ensemble. Et celui qui disait « J'ai voulu tuer ma femme et puis j'ai changé d'avis » a été baptisé. C'est pendant la préparation de son baptême qu'il a dit ça.

Alors ce que m'apporte cette mission, c'est beaucoup de joie, beaucoup d'émotions. Je suis très ému quand j'entends des paroles, des situations comme ça très touchantes.

Un jour je rentre dans une cellule et le détenu avait le poing en sang. Il avait tapé sur les murs. Il avait cassé sa glace. Il pleurait. Je lui disais « c'est pas le bon moment, je m'en vais ». Il m'a dit « non reste ». Et il s'est mis à pleurer. Il est resté dix minutes, un quart d'heure à pleurer et j'étais à côté sans bouger. J'attendais. Je lui ai dit « vas-y pleure, ça fait du bien, vas-y ». Puis il a arrêté de pleurer, il a commencé à me parler et disait qu'il était pas bien. Une chose qu'on ne connaît pas est que, au bout d'un moment, l'enfermement amène à la crise. Ils ne sont pas bien. Ça ne s'explique pas par des mots. Alors ils tapent. Ils tapent sur un détenu, ils tapent sur le surveillant. Ils font des choses terribles. Ils en ont marre d'être enfermés. Ce jour-là il faisait sa crise. Il m'a expliqué tout ça et on a parlé. Quand je suis reparti. Il m'a dit « merci, merci d'être resté jusqu'au bout.